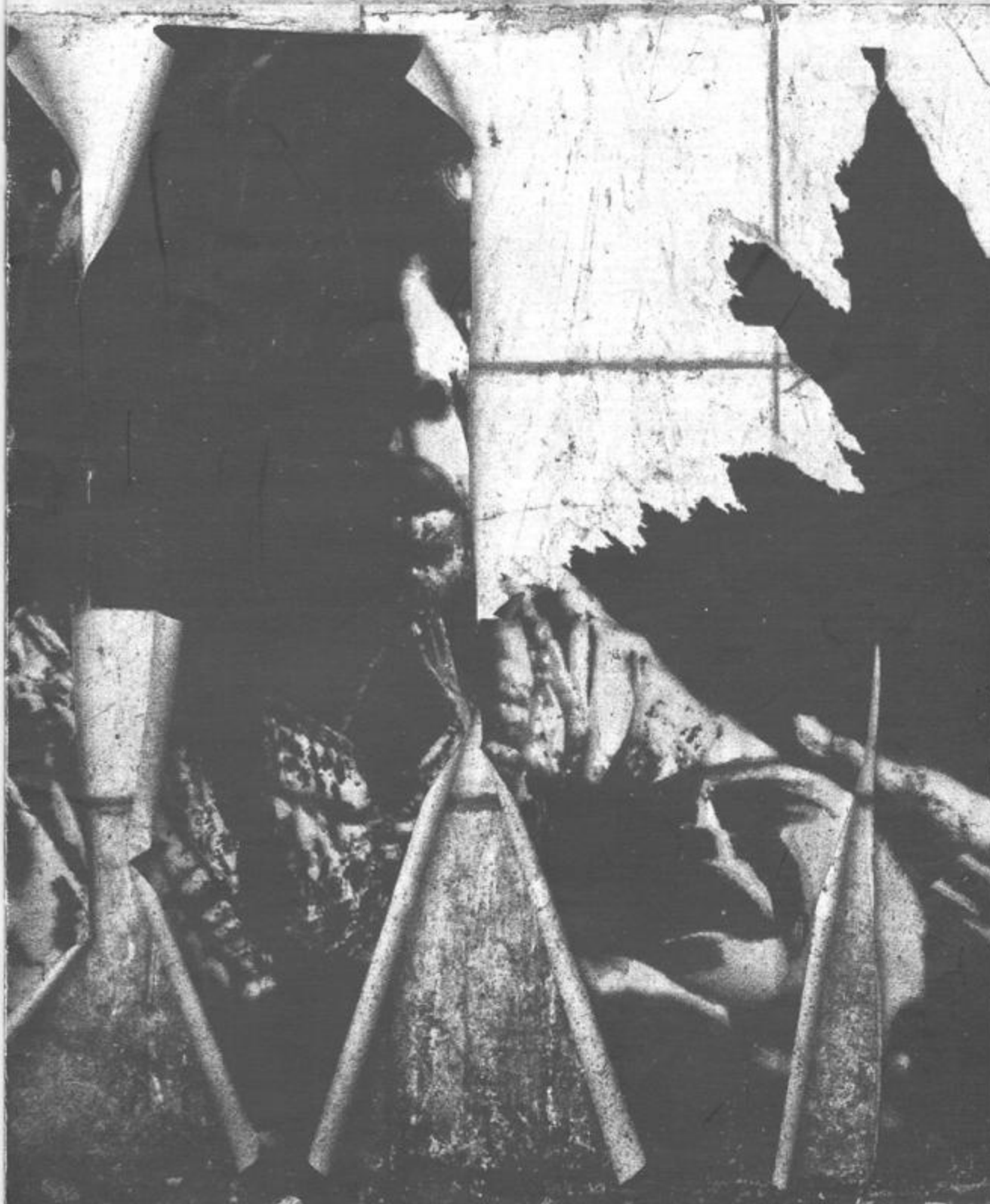




# TRAMES

HORS-SÉRIE



# PETITE INTRODUCTION AUX LITTÉRATURES FRANCOPHONES AFRICAINES

PAR JEAN-CHRISTOPHE DELMEULE  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES, ÉCRIVAIN

## Naissance d'un terme

Quand le géographe Onésime Reclus invente, en 1880, le terme « francophonie », il s'inscrit dans la pensée coloniale, jugeant nécessaire de développer un empire qui fera de la langue française le substrat de la politique expansionniste nationale. C'est dans son ouvrage *France, Algérie et colonies* qu'il va définir comme francophones « tous ceux qui sont ou semblent être destinés à rester ou à devenir participants de notre langue ». Mais en insistant sur la place prépondérante des langues en général et du français en particulier, il va rompre avec les théories purement raciales pour tenter de définir un espace démographique et linguistique. Dans le même mouvement, il englobe et distingue, créant ce paradoxe toujours vivant, qui fait des francophones, des utilisateurs du français, identiques, mais différents. Dans l'instant où il regroupe sous le même mot toutes les populations qui parlent ou devraient parler le français, il trace une ligne de partage qui fait qu'aujourd'hui encore, on considère que les littératures francophones sont celles qui sont produites par des auteurs qui écrivent en français, mais qui ne sont pas des Français de France. Assimiler pour mieux repousser est sans doute une démarche typiquement française. Et la confusion n'en est que renforcée, quand ce jeu d'appropriation/désappropriation se révèle plus symbolique que réel. Beckett (Irlandais) sera considéré comme Français, mais les œuvres de Chamoiseau ou de Confiant, voire d'Aimé Césaire ou d'Édouard Glissant, tous les quatre Martiniquais, seront classées parmi les lettres francophones.

## Ecrire sous la colonisation

Comment écrire en français lorsque cette langue est celle qu'a imposée le colonisateur ? Le débat a traversé le vingtième siècle, tant avant qu'après les indépendances. Pour Ken Bugul, la question ne se pose pas. L'auteur du dialogue entre une fille et sa mère, morte (*De l'autre côté du regard*, 2003), dit, dans le *Magazine littéraire* N° 451, avoir habité la langue française sans problème. Pour d'autres il faut s'en emparer, parfois la bannir ou la faire coexister avec les langues maternelles pour mieux la mettre à distance, ou bien développer un théâtre populaire comme celui de Kateb Yacine (Algérie, 1929-1989). Même présentées comme simples, les relations à la langue sont chargées du poids de l'histoire. Comme le dit Mouloud Feraoun dans une lettre adressée à Albert Camus, « L'erreur de la France, je crois, c'est d'avoir voulu faire des Algériens des Français. Nous, les vaincus, il a bien fallu que nous nous inclinions. » Aux premiers écrits francophones, foncièrement exotiques, produits par des Français installés en Afrique va progressivement se substituer une littérature qui met en scène les enjeux et les problèmes soulevés par la colonisation. En 1921, René Maran (1887-1960), obtient le prix Goncourt pour son roman *Batouala*. Dans son livre René Maran dénonce les excès et les violences coloniales, qui font des hommes noirs des « moins que des chiens ». Il faut noter la haine que ce livre va faire naître chez certains critiques et dans une bonne partie de la presse, qui aurait préféré que R. Maran laisse « les nègres à leur crasse. » Ferdinand Oyono (Cameroun, 1929-2010) va lui aussi se concentrer sur les méfaits de la colonisation. *Une vie de Boy* et *Le vieux nègre et la médaille* (1956) insistent sur les humiliations subies par les Africains, sous le joug des blancs. Ceux qui ont été félicités pour leur courage, voire leur ardeur à défendre la France, comprennent qu'ils n'ont pas le droit d'être des hommes libres. Comme en échos aux événements de Sétif (8 mai 1945) ou aux répressions par l'armée à Madagascar (1947). D'autres chercheront à protéger les valeurs et les cultures traditionnelles, essentiellement orales. C'est le cas d'Amadou Hampaté Bâ (Mali, 1900-1991) qui va consacrer une partie de son œuvre à l'histoire de l'Afrique (*L'Empire peul du Macina*, 1958) avant de rédiger ses mémoires *Amkoullel, l'enfant peul* (Mémoires I, 1991) et *Oui, mon commandant !* (Mémoires II, 1994). De son côté, Camara Laye (Guinée, 1928-1980), dont le roman sera vivement critiqué pour son côté apparemment idyllique, écrit *L'enfant noir* (1953). Mais ce serait oublier que Camara Laye a aussi publié en 1966, *Dramouss*, qui revient sur la difficile réadaptation à l'Afrique de celui qui a vécu à l'étranger. Comment concilier les structures traditionnelles avec celles qu'introduit la colonisation ? Cette question sera posée par Cheikh Hamidou Kane (Sénégal, 1928-) dans *L'Aventure ambiguë* (1961). Quelle école choisir, quel enseignement, et quelle culture faire sienne ? *L'Aventure ambiguë* est un itinéraire spirituel, celui de Samba Diallo, une interrogation sur le choc des cultures qui ne trouvera sa réponse que dans la mort de Samba. C'est dans ce contexte qu'est né, dans les années trente, le mouvement de la Négritude. Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, si injustement oublié, et pour le continent africain Léopold Sédar Senghor (Sénégal, 1906-2001) feront entendre leur révolte et leur indignation, exigeant que le « Nègre » soit rendu à sa dignité. « Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité » écrit Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal* (1939). Mais c'est surtout la colère qui va traverser les textes africains. Mongo Beti (Cameroun, 1932-2001) utilise la satire dans *Le pauvre Christ de Bomba* (1956). Il sera plus tard l'auteur d'un essai virulent, rapidement censuré : *Main basse sur le Cameroun : Autopsie d'une décolonisation* (1972) et d'un ensemble d'articles fustigeant la politique française, regroupés dans *Africains si vous parliez* (2005).

## Les littératures africaines de l'indépendance

Faut-il pour autant rêver d'une Afrique parfaite, qui aurait existé avant la colonisation ? Faut-il croire que cette Afrique devenue indépendante redeviendra telle ? Deux livres répondent à ces questions par la négative. Deux livres qui auront des destins différents, mais qui relèvent de la même volonté, du même refus. D'un côté, *Le Devoir de violence* (1968, prix Renaudot) de Yambo Ouologuem (Mali, 1940-), de l'autre, *Les soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire, 1927-2003). Dans *Le Devoir de violence* Ouologuem, qui écrira aussi un pamphlet anticolonialiste, *Lettre à la France nègre* (1969), va mettre en scène les Saïfs, pour mieux montrer les crimes et les exactions qu'a connus l'Afrique dans le passé. Ouologuem sera accusé de plagiat et le livre disparaîtra pendant plusieurs décennies. Mais la vraie raison de cet ostracisme tient au geste critique de l'auteur, qui fait de la colonisation un épisode et non une explication première. Avec *Les soleils des indépendances*, Kourouma va initier une critique systématique des dérives politiques de l'Afrique. Certains, comme Fama Doumbouya, seront ruinés par les indépendances qui les privent de leurs relations, d'autres comme Koyoga fréquenteront d'une manière à peine déguisée, les dirigeants africains de sinistres mémoires, Sékou Touré, Bokassa, Mobutu et même Houphouët-Boigny, dont il n'est pas toujours facile en France de juger sévèrement la politique. Les indépendances en sont-elles véritablement ? Visiblement, pour de nombreux écrivains, la réponse est sans ambages, c'est non. Il suffit pour s'en convaincre de relire *Dernières nouvelles de la Françafrique* (Vents d'ailleurs, 2003). Cet ouvrage collectif est composé de nouvelles, amères, cruelles, souvent ironiques, qui dessinent une Afrique corrompue et dirigée par des dictateurs uniquement préoccupés par leurs intérêts personnels. Nombreux sont les livres qui s'inscrivent dans cette lignée, mais qui pour autant restent de véritables ouvrages littéraires. Abdourahman Waberi (Djibouti, 1965-) fustige les dirigeants de Djibouti, en particulier dans sa trilogie, *Balbala* (1998), *Cahier nomade* (1996) et *Pays sans ombre* (1994). Jean-Luc Raharimanana (Madagascar, 1967-), dans un souffle poétique incomparable, trempe ses mots dans le vitriol de la douleur et de la folie. *De Lucarne à L'arbre anthropophage* en passant par *Rêves sous le linceul*, qui est sans doute son texte le plus puissant, Raharimanana conjugue poésie et horreurs quotidiennes. Son dernier roman *Za* (2008) est une mise en lumière burlesque et délirante d'une situation paroxystique. Ici c'est la langue qui délire et implode. Mais cette folie avait déjà été libérée par Sony Labou Tansi (Congo, 1947-1995), en particulier dans *La vie et demie* (1979). Quand un dictateur sanguinaire torture et viole, oblige des enfants à manger le corps de leur père. *La vie et demie* est une fresque baroque, dans laquelle la démence de certains tortionnaires au pouvoir contamine la pensée et l'écriture qui l'affronte.

## Plaidoyers pour une véritable indépendance

Du coup se développe une véritable revendication esthétique et politique. Depuis longtemps déjà se croisent les récits fictionnels et les essais. Ceux de Mongo Beti, de Senghor, de Césaire. Dans une volonté de démonstration et de revendication qui s'appuie toujours sur des réalisations artistiques. On peut citer les œuvres d'Ousmane Sembène (Sénégal, 1923-2007), qui analyse la situation faite aux Africains, tant par les dirigeants politiques des nouveaux pays que par les puissances financières et économiques. *Le dockeur noir* évoque tout autant la pénétration française en Afrique que le « long voyage des gens du fleuve ». Nouvel esclavage moderne que celui des prolétaires immigrés, qui fait écho au livre de Kangni Alem (Togo, 1966-), *Esclaves*. Nouvelles atta-

ques contre le christianisme ou l'islam, qui font penser à *Ségou* de Maryse Condé. De nombreux auteurs vont donc mener deux ou trois carrières, peut-être finalement une seule. Cinéastes, journalistes, éditeurs, romanciers, poètes... Moussa Konaté (Mali, 1951-) est l'un de ceux-là. Tout à la fois créateur d'un personnage haut en couleur, le commissaire Habib, témoin de la décomposition des vies et des structures, mais aussi spectateur faussement blasé des déchirements qui font éclater son pays. Il est aussi l'auteur de *L'Afrique noire est-elle maudite ?* À ses côtés, il faut nommer Patrice Nganang (Cameroun, 1970-) qui fait éclater ce rire malaisé de celui qui souffre dans *Temps de chien*. Quand au pays des crevettes se vivent et se défient les misères dont il fait, comme en d'autres lieux Chamoiseau, une véritable chronique. Mais Patrice Nganang a aussi écrit des essais, dont le *manifeste d'une nouvelle littérature africaine* (2007). Où l'on peut se poser la question de savoir comment il est possible que tant d'écrivains soient à ce point engagés dans la réflexion politique et esthétique, si souvent récompensés et malgré tout profondément ignorés. Cette « littérature de la mauvaise conscience de l'occident » pour citer Kourouma ne trouverait-elle pas le point de la conscience qui lui permettrait de construire une véritable mémoire historique et d'éviter un tel enfermement qui relève presque de l'amnésie. Ici se noueraient deux textes essentiels : *Nour*, 1947 et *Madagascar 1947*, livre de photos et de textes (Jean-Luc Raharimanana).

## Faut-il en rire ?

Ainsi le monde repousse les êtres à la marge. *La vie de Joséphin le fou*, d'Ananda Devi (Maurice, 1957-), est cet être qui devient une anguille pour finir par être dévoré par elles. Les personnages de *Soupir* (2002) ou de *Moi l'interdite* (2000), du même auteur, sont chassés de leur propre vie, dans un déni d'existence qui conjuguent les répressions traditionnelles et les hypocrisies de l'Histoire. Alors peut-être faut-il en rire, rire jusqu'aux larmes. Henri Lopès (République démocratique du Congo, 1937-) a voulu en faire un titre, *Le pleurer-rire*, mais aussi inscrire dans l'alphabet des récits les visages de ceux qui pourraient se nommer Amin Dada ou Bokassa. Les marges ici peuvent prendre le rictus de ceux qui subissent, mais qui ne cèdent pas. Yasmina Khadra (Algérie, 1955-), écrivant sous un pseudonyme féminin, va laisser la truculence des anonymes et des oubliés prendre le pas sur la corruption et les abus de pouvoir. Son commissaire Llob va parcourir l'histoire algérienne, et par son franc-parler, son ironie permanente qui gêne le pouvoir, faire parfois ressurgir les contradictions et les horreurs du passé. Il y a d'un côté *Le dingue au bistouri* (1990) qui tue, presque méthodiquement, et de l'autre la *part du mort* (2004) qui rappelle que tous les combattants ne sont pas forcément les héros qu'ils voudraient incarner. Rire encore que ce *Verre cassé* d'Alain Mabanckou (République du Congo, 1966-), histoire de cet alcoolique-écrivain ou de cet écrivain-alcoolique qui jette son regard lucide sur les pages de son cahier. L'Afrique des indépendances a peut-être cinquante ans, les évocations du dernier livre de Mabanckou aspirent à en avoir vingt (*Demain, j'aurai vingt ans*, 2010). Ainsi, sur le fil de l'écriture, se font et se défont les rires et les larmes, comme en témoignent parfois ces situations indicibles. Boualem Sansal (Algérie, 1949-) aimerait parler d'un lieu édénique (*Dis-moi le paradis*), mais il ne fait que magistralement décomposer le récit dans la décomposition même d'un pays, jusqu'à interroger les nœuds de l'insoutenable dans *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*. Ce déséquilibre tragique entre la vie d'un être et la contamination d'un espace est au cœur des deux livres de Mongo Beti (*Branle-bas en noir et blanc* et *Trop de soleil tue l'amour*). Sur fond de cynisme politique et de corruption généralisée se trament les fausses accusations qui visent le journaliste « Zam ». Tout autant présente dans *Ramata* d'Abasse Ndione (Sénégal, 1946-), cette méprise qui fait croire à une femme qu'elle peut tout obtenir, tout posséder, sans avoir jamais à payer le prix des choses et des passions. Alors, comment ne pas dévoiler derrière le rire, les témoignages inaccessibles et pourtant si prégnants. Ceux de Waberi, *Moisson de crânes* (2000), de Véronique Tadjo *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda*, de Tierno Monénembo (Guinée, 1947-) *L'ainé des orphelins*, ou bien sûr celui de Yolande Mukagasana (Rwanda, 1954-) *La mort ne veut pas de moi*, 1997. Ici le Rwanda devient cette signature en filigrane que d'aucuns voudraient ensevelir, mais que le moindre rayon de lumière fera réapparaître.

## La parole féminine

Celles qui devraient vivre dans l'ombre, accepter la polygamie, l'excision et se soumettre sont les femmes. Mariama Bâ (Sénégal, 1929-1981), est l'une des premières à vouloir libérer la parole féminine. Elle publie un roman épistolaire, *Une si longue lettre* (1979), dans lequel elle dénonce les injustices subies par les femmes. Ramatoulaye écrit à Aïssatou. Ce même prénom qui servira à Calixthe Beyala (Cameroun, 1961-), dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine*. Ses premiers romans se situent au Cameroun (*C'est le soleil qui m'a brûlée*, 1987), (*Assèze l'Africaine*, 1994), puis essentiellement à Paris, dans le quartier de Belleville. Souvent ironiques, ils exposent les compromis que les femmes sont obligées d'accepter, mais aussi les ruses qu'elles utilisent et les réponses qu'elles improvisent. Cette ironie se retrouve dans les textes de Bessora, en particulier *53 cm*. S'agit-il d'un tour de tête, de la mesure d'un cerveau ou tout simplement « du périmètre horizontal du postérieur » d'une femme qui peut-être est « stéatopyge ». Bessora aime troubler les pistes, comme peut-être, elle aime troubler ses origines. Car est-elle suisse, belge, gabonaise ? Parfois la parole féminine devient vengeresse. Dans *Kouty, mémoire du sang* (1998), Aïda Mady Diallo (Mali) construit peu à peu la vengeance de Kouty, qui a vu ses parents se faire assassiner sous ses yeux. Avec Fatou Diome (Sénégal, 1968-) ce qui est en jeu c'est l'exil. Dans *Le ventre de l'Atlantique* (2003). Après un mariage raté, pour cause d'incompatibilité de couleurs, Salie va connaître la solitude en France. Comment expliquer à un frère que sa fascination pour l'ailleurs ne repose que sur des illusions et que celui qui part est déchiré entre son village natal perdu et les difficultés de la vie quotidienne. Rêve de fuite, comme dans le livre de Ndione, *Mbèkè mi : À l'assaut des vagues de l'Atlantique* (2008).

## Exil, errance, ubiquité

Ainsi les êtres vont, viennent, partent pour des ailleurs rêvés ou réels. Ils parcourent l'espace des infinis et deviennent de plus en plus difficiles à cerner. Quel est donc le territoire des écrivains africains ? Sont-ils encore véritablement africains ou recomposent-ils une exigence nouvelle de ce que serait l'Afrique ? Car l'exil n'est pas uniquement un arrachement, il est aussi questionnement de la légitimité. Celui qui s'éloigne n'appartiendrait plus à la communauté, celui qui revient ne serait plus le bienvenu. Ce sont aujourd'hui les lignes de partage, celles-là mêmes inventées par Reclus qui sont interrogées. Glissant l'a dit : « l'errance c'est cela même qui nous permet de nous fixer ». Désormais, il se peut que les personnages de Sansal vivent en France, que ceux de Sami Tchak (Togo, 1960-) dans *Hermine* migrent d'un lieu à l'autre. Avec Wilfried N'Sondé (Congo, 1969-) ils errent de gare en gare, de rencontre en rencontre. Dans *Le silence des esprits*, Clovis Nzila tente d'échapper à la police, trouve l'amour, mais finit par être arrêté. Où renvoie-t-on les exilés, sinon dans la bassesse de sa propre ignorance ? De quelle nature est cette violence injustifiée ? Dans *Passage des larmes* (Waberi), elle se métamorphosera en meurtre. Et l'enfant du pays, mais de quel pays, paiera de sa vie le scénario de la mondialisation. Certains vont errer dans leur propre désert, qui leur est refusé. Ainsi en va-t-il de Rhissa Rhossey (Niger, 1972-) qui dans *Jour et nuit, Sable et sang*, avouera « Je ne suis plus- Le Seigneur du désert- Mais l'esclave- Des horizons nus »

## Conclusion

Dire la parole écrite, la placer dans une perspective historique et géographique, accepter de prendre en compte la stratégie des éditeurs, ne doit jamais faire oublier le précipice des imaginaires et l'aveu d'une mouvance qui confère à l'ubiquité. Celle des mots, des textes, de la littérature qui en aucun cas ne peut être réduite aux constructions historiques, aux thèmes supposés ou aux élans de la colère, pourtant bien légitimes. Là où la littérature dite africaine prend son sens, c'est dans le jeu des tours et des contours, dans l'inassouvissement des intrigues. De ce point de vue je voudrais citer un livre troublant, celui écrit par Mamadou Mahmoud N'Dongo (1970-), *Bridge road*. Enquête désarçonnée, tissage des époques, inscriptions définitives du refus du racisme dans l'invention du récit. Peut-être une nouvelle écriture de l'indépendance.